
« L'italien et l'estrade » - FAIRE SE RENCONTRER LES LANGUES

MADDALENA DE CARLO

Università di Cassino e del Lazio Meridionale, Italie

C'est dans et par le langage que l'homme se constitue comme sujet

Emile Benveniste

Langue, miroir de l'âme?

Le caractère unique du langage humain explique sans doute la fascination qu'il a exercé au cours des siècles, avant même de l'exercer sur les linguistes, les psychologues, les philosophes, les poètes, les hommes de sciences, les politiciens et les religieux : "Dans la vaste variété des systèmes de communication des autres animaux, il n'existe rien de comparable au langage humain ; il est ainsi le constant prétexte – le dernier peut-être – pour notre arrogance anthropocentrique"¹ (Yang, 2007: 2)². Les langues naturelles, réalisations observables de cette habileté, jouissent elles aussi d'une attention spéciale qui les relie à d'autres prérogatives humaines : la pensée, la culture, l'identité sociale et individuelle. On arrive même à rêver d'un retour aux origines, de la *confusio linguarum* à la langue d'Adam, à cette langue parfaite dans laquelle et par laquelle Dieu distingua le chaos du cosmos. (Eco, 1993)³

Difficile donc d'accepter, d'un point de vue biologique, que le langage soit un résultat de l'évolution au même titre que la stature verticale ou le pouce opposable⁴ ; et d'un point de vue proprement linguistique, qu'il n'existe aucun rapport de nécessité entre les langues et les mondes qu'elles racontent.

Ainsi Van Lier, dans son interprétation de la genèse de l'espèce humaine⁵ met-il en garde ses lecteurs : "Dans la lecture des chapitres des anthropologies locales qui vont suivre, il faudra toujours présupposer cette « linguistique anthropogénique », laquelle ne croit nullement à « l'arbitraire du signe » de Saussure. Ni à la traductibilité universelle adéquate des langues l'une dans l'autre de Jakobson. Ni à la permutabilité axiomatique de l'Expression et du Contenu de Hjelmslev. Ni à la syntaxe cartésienne universelle de Chomsky, et moins encore à son innéisme langagier. Par contre, elle envisage le langage comme une « pratique *phonosémique* » réalisant le destin-parti d'existence des individus et des groupes, c'est-à-dire leurs topologies, leurs cybernétiques, leurs logico-sémiotiques, leurs présentivités (la pondération qu'il pratiquent entre fonctionnements et présence-absence)".

Une vision poétique et englobante de la nature des langues exprimée de façon admirable, pour la beauté du style, pour la richesse des références culturelles, pour la finesse des arguments, pour le

génie des associations, pour la passion que les langues suscitent, par un homme d'extraordinaire culture, dont la production s'étend de la philosophie, à l'architecture, la photographie, la linguistique, la littérature, la biologie, la psychologie.

On pourrait cependant observer que de tels propos rappellent ces conceptions romantiques des langues qui ont permis de créer et justifier le monolinguisme radical de certains pays européens au XIX^e siècle, exposé dans la formule « une langue, un peuple, une nation ». Klinkenberg (2008) dénonce les dangers de ces conceptions inspirées de Herder, selon lesquelles chaque culture nationale, unique et incomparable aux autres, rendrait compte - autant que sa langue - du "génie" et de l'âme d'un peuple : "La langue apparaît ainsi comme une des grandes pourvoyeuses d'identités. [...] A partir de ce moment, on voit fréquemment les cultures faire de leur langue la synecdoque d'elles-mêmes ; elles la dotent d'une haute valeur émotionnelle, de sorte qu'elle suscite des sentiments d'allégeance ou de fidélité comparables à ceux que peuvent susciter la foi religieuse, le lien familial ou l'engagement politique. [...] Il est dès lors compréhensible qu'elle déclenche les passions et les guerres". (2008: 143-44)⁶

En effet, s'il est tout à fait évident, qu'une langue déterminée exprime les contenus de la pensée d'une culture particulière, il n'y a aucune nécessité qui lie telle culture particulière à telle langue en particulier et à elle seule. Chaque langue exprime la culture de la société qui la parle, non pas selon un lien de nécessité, mais précisément parce que dans chaque langue il est possible d'exprimer n'importe quel contenu mental ou culturel : dans chaque système linguistique il existe une *universalité* potentielle qui consiste à réussir à associer à des structures morphologiques particulières n'importe quel contenu sémantique ; ce sont les facteurs historiques, politiques ou culturels, externes au système linguistique qui déterminent les conditions qui font que de nouveaux contenus sémantiques s'associent aux structures grammaticales d'une langue donnée.

Charaudeau (2009), reconnaît que « le langage est au cœur de la construction aussi bien individuelle que collective du sujet, - et ce dans trois domaines d'activité de l'humain :

- le domaine de la *socialisation* des individus dans la mesure où c'est à travers le langage que s'instaure la relation de soi à l'autre, et que se crée le lien social ;
- le domaine de la *pensée* dans la mesure où c'est par, et à travers, le langage que nous conceptualisons, c'est-à-dire que nous arrachons le monde à sa réalité empirique pour le faire signifier ;
- le domaine des *valeurs* dans la mesure où celles-ci ont besoin d'être parlées pour exister et que, ce faisant, les actes de langage qui en sont les porteurs sont ce qui donne sens à notre action ».

Charaudeau établit aussi un autre genre de lien : celui entre discours (usages) et culture. Ce qui expliquerait le fait que des cultures très différentes, dans différentes régions du monde, aient pu s'exprimer au moyen de la même langue. C'est donc le discours qui témoigne des spécificités culturelles et non pas la langue : « C'est que la pensée s'informe dans du discours, et le discours, c'est la langue mise en scène socialement, selon les habitudes culturelles du groupe auquel appartient celui qui parle ».

Or, la logique des langues de Van Lier constitue une heureuse tentative d'interpréter certaines caractéristiques de ce « destin-parti d'existence des individus et des groupes » sous les deux angles de l'histoire interne et externe d'une langue, évitant ainsi le risque d'essentialisme. Dans le conflit entre nécessité et arbitraire, cette histoire peut justement constituer un facteur de contrainte et expliquer ces « consonances culturelles », qui mettent en relation les traits linguistiques avec des traits culturels, sans pour autant prétendre à un consubstantialisme entre expression linguistique et sentiments, postures et visions du monde de ses locuteurs.

Deux caractéristiques de l'italien

La musicalité

Je prendrai alors en considération deux caractéristiques de l'italien interprétées par Van Lier. Un premier aspect concerne la musicalité supposée de l'italien. Yaguello dans son *Catalogue des idées reçues sur les langues* rappelle que des critères idéologiques peuvent guider le jugements exprimés sur les langues, ce qui explique le fait que les Français, ainsi que les Italiens d'ailleurs, trouvent que l'allemand est une langue « dure » et désagréable à entendre, car associée plutôt aux officiers des SS qu'à Goethe et à Hölderlin, de même que les Wolofs considèrent l'arabe beau et musical, sans doute pour le fait que c'est la langue du Coran. D'autre part, la linguiste spécifie aussi que « l'oreille effectuerait un tri entre les sons qui semblent relever de la musique et ceux qui relèvent du bruit. Les voyelles sont plus musicales que les consonnes, et, parmi les consonnes, les occlusives sont les moins musicales ».

Pour cette raison, « en ce qui concerne la langue et le chant, on a souvent proposé l'italien parlé dans la région de la Toscane, comme la langue la plus facile et la plus parfaite pour le chant mélodique: toutes les voyelles sont ouvertes et ceci en abondance, il n'y a aucune diphtongue au sens pur du terme ou triphongue ». (Herboly, 2001: 11)⁸ D'autres raisons justifieraient ce parti pris sur l'italien. Le linguiste italien De Mauro, reconstruisant l'histoire de notre langue, se prononce sur la valeur de l'idiomatologie⁹ (l'évaluation globale d'un système linguistique) qui s'étant libérée, à la suite du structuralisme, de l'impressionnisme et de l'approximation précédents, a pu analyser et définir les caractéristiques des langues selon une typologie interne. Ainsi tout en rappelant que la musicalité de l'italien « est un lieu commun international », De Mauro constate son fond de vérité : « En conséquence de sa proximité du latin, l'italien a gardé, à la différence du français et de l'espagnol, la distinction en syllabes de différent poids rythmique (ouvertes et fermées) ainsi que la distinction entre mots ayant l'accent tonique avant l'antépénultième syllabe, sur l'avant dernière et sur la dernière syllabe. Tout cela donne au rythme du discours italien une variabilité désormais effacée en français ou en espagnol, de laquelle peut dériver l'impression de variabilité musicale qu'on perçoit en présence de l'italien » (1991: 318).¹⁰

Le faux brillant¹¹

Si Van Lier parle de verbosité et de théâtralité de l'italien, des jugements tels que langue artificielle (« langue d'art »), « loin du droit et du bon sens » datent de plusieurs siècles. De Mauro explique de nouveau...ces jugements en termes historiques : « L'impression d'artificialité peut être comprise si on se réfère aux façons dont l'italien a été employé au cours des siècles et déjà à partir du XVI^e siècle. Ces façons pouvaient être considérées comme non naturelles dans le sens que la langue commune, loin de se présenter comme un point de repère populaire et naturel pour l'écrivain et éventuellement pour le locuteur, se présentait comme un but à atteindre avec beaucoup d'effort ». (*ib.* : 319)

L'Italie linguistique, comme le rappelle Bruni est une invention de Dante¹² (*De vulgari eloquentia*), qui dans la recherche d'une langue italienne vulgaire (littéraire surtout), fait converger dans la langue du *si*, le toscan, le bolonais contemporain et le méridional de l'école sicilienne. Ce « vulgaire » littéraire devait se détacher de l'infinité de dialectes qui caractérisait le paysage linguistique italien¹³, perdre sa municipalité et se faire langue « *aulica* » et « *curiale* ». L'*aula* étant cet espace réel où l'empereur accueille les hommes les plus cultivés et la *curia* représentant cette entité où l'on administre la *res publica* avec justice et équité, de même que les poètes devaient administrer avec discernement et sagesse la langue vulgaire.

Mais cet idéal linguistique que Dante élabore pendant son exil, ne trouvera pas en Italie (un pays où le pouvoir central a toujours du mal à être reconnu) de support politique : « *l'aula* et la *curia* entendues dans un sens idéal et non institutionnel signifient entendre la langue comme le résultat de l'inventivité et de la créativité confiées à des personnes qui n'appartiennent pas à des organismes politiques ou étatiques. [...] C'est une position de faiblesse mais aussi de liberté et légèreté: deux forces immatérielles qui ont accompagné presque sans exception, l'italien, au cours de toute sa vie et des mutations historiques » (Bruni, 2010 : 82)

Au XVI^{ème} siècle, en continuité avec la pensée de Dante, le vénitien Pietro Bembo³⁴, dans son ouvrage *Prose della volgar lingua* (1525)³⁵ recommande à tous ceux qui veulent écrire un italien « vago » et « gentile », d'étudier les textes des grands écrivains toscans du XIV^{ème} siècle (les trois couronnes Dante, Pétrarque, Boccace) suivant la même méthode utilisée pour l'étude des classiques. Car, une langue, pour être considérée comme telle, doit avoir des écrivains et non des locuteurs « non si può dire che sia veramente lingua alcuna favella che non ha scrittori ». Le toscan pris à modèle, n'est donc pas celui du *marché* ou de la *maison*, qui au cours des siècles s'était éloigné de sa source, mais le florentin littéraire des siècles précédents. Cette conception de la langue, qui sera diffusée dans la péninsule et dans toute l'Europe cultivée, confère à l'italien littéraire, mais aussi à l'italien tout court, sa physionomie tout à fait particulière dans le panorama des langues européennes : « L'italien n'est pas statique, pourtant, en italien seulement, contrairement aux autres langues européennes, un poète du début du XIX^{ème} siècle comme Leopardi peut répéter, à cinq siècles de distance, les mots de Pétrarque : ce qui n'empêche pas à Leopardi de former des messages ayant un contenu nouveau et différent ». (Bruni, 2011 : 226)

Se confronter, se connaître

Le texte « *Logiques des langues...* » de Van Lier, comme le souligne Demorgon (2008 : 59)³⁶ a la grande vertu de contribuer à la rencontre des langues et à leur intercompréhension : « les langues-cultures sont encore trop peu reliées, trop peu pensées ensemble. C'est pourtant, seulement, en confrontant, dans une double profondeur synchronique et diachronique, les orientations divergentes des langues-cultures, que l'on pourra comprendre les destins croisés des pays, des peuples et des personnes ».

Pour nous, didacticiens qui œuvrons pour la diffusion de l'intercompréhension entre langues apparentées (et non), la comparaison interlinguistique est au centre de nos intérêts. Elle peut apporter des réponses à la question historique de l'unité et de la diversité linguistique, deux différents aspects du même type de problématique et de recherches : les études sur les universaux du langage - ce qui est commun à toutes les langues - et celles sur la typologie linguistique - ce qui les rend différentes (cf. Comrie 1981, cité par Cristofaro & Ramat, 2002)³⁷.

La comparaison interlinguistique est, en effet, à la base de la recherche typologique depuis le XVIII^{ème} siècle, quand « la diversité des langues était considérée comme un phénomène superficiel derrière lequel se cachait un univers de concepts innés constituant le fondement de la pensée rationnelle » (Cristofaro & Ramat, 2002 : 15). Par la suite, Humboldt a déplacé l'attention comparative sur les caractères historiques de chaque langue qui la façonnent d'une manière tout à fait originale par rapport aux autres langues, répondant aux exigences socioculturelles des locuteurs.

Depuis, le débat – sur les spécificités des langues et leur relation avec la culture et la mentalité de ceux qui les parlent – n'a jamais cessé de se développer. Quoi qu'il en soit, que ce soit pour en dégager des invariants, ou pour en souligner les caractères uniques, « la confrontation

entre les langues nous évite universalisme et culturalisme naïfs. Elle nous fait retrouver des problématiques adaptatives humaines fondamentales. Telles sont, en effet, les possibilités de choisir entre plus d'abstraction ou de concrétude, de stabilité ou de changement, de séparation ou de dissémination, de personnalisation ou de globalisation, d'absolu ou de relatif» (Demorgon, 2008 : 64). Le texte *Logiques des langues* de Van Lier nous conduit à penser ainsi les langues à partir de ressemblances et de différences, démontrant que toute quête d'identité se réalise toujours par la prise en compte de l'altérité.

*

Notes

¹ Toutes les traductions des citations sont de la responsabilité de l'auteur.

² Yang Ch., (2006). *The infinite gift: how children learn and unlearn the languages of the world*. New York: Scribner.

³ Umberto Eco nous rappelle en effet que "La création se réalise par un acte de parole et c'est seulement en nommant les choses que Dieu leur confère un statut ontologique" (*La ricerca della lingua perfetta*, Roma-Bari: Laterza, 1993, p. 13)

⁴ Le philosophe du langage Ferretti se demande si cette résistance idéologique ne soit à l'origine de l'interdiction de la part de la Société de Linguistique de Paris de présenter des interventions concernant l'origine du langage en 1866. (cf. Ferretti F. (2010). *Alle origini del linguaggio umano*. Roma-Bari: Laterza).

⁵ "en quoi Homo, dont la biologie et la paléanthropologie nous ont montré l'animalité, en particulier celle d'un mammifère et d'un primate, se singularise parmi les animaux, et parmi tous les autres états-moments de l'Univers?"

H. Van Lier, *Le tour de l'homme en 80 thèses*, http://henrivanlier.com/anthropogenie_succinte/theses.htm; consulté le 23/01/12

⁶ Klinkenberg, J.-M. (2008). "Quelle place pour l'identité sur le marché des concepts francophones?" *Synergies Monde* 5, pp. 143-147.

⁷ Charaudeau P. (2009). *Identité linguistique, identité culturelle: une relation paradoxale*. <http://www.patrick-charaudeau.com/identite-linguistique-identite.html>; consulté le 23/01/2012. Voir aussi Patrick Charaudeau, "Identité sociale et identité discursive. Un jeu de miroir fondateur de l'activité langagière", in Charaudeau P. (dir.), *Identités sociales et discursives du sujet parlant*, L'Harmattan, Paris, 2009, consulté le 23 janvier 2012 sur le site de Patrick Charaudeau - Livres, articles, publications. URL: <http://www.patrick-charaudeau.com/identite-sociale-et-identite.html>

⁸ Herboly A. (2001). *La musicalité des langues*, Munich : GRIN

⁹ Voir également à ce propos Léon P. (1968). "L'accent méridional: problème d'idiomatologie" in *Studia Linguistica* 22 – I, 33–50.

¹⁰ De Mauro T. (1991). *Storia linguistica dell'Italia unita*. Bari-Roma : Laterza

¹¹ Significatif cet exemple, tiré de Lamartine et reporté dans le Trésor de la langue française à l'entrée *brillant*: "... la Jérusalem délivrée traduite par Lebrun, avec toute la majesté harmonieuse des strophes italiennes, mais épurée par le goût exquis du traducteur de ces taches éclatantes d'affectation et de faux brillant qui souillent quelquefois la mâle simplicité du récit du Tasse, comme une poudre d'or qui ternirait un diamant, mais sur lequel le français a soufflé". *Les Confidences*, (1849 : 53).

¹² Je me permets d'interpréter cette expression dans le sens qu'Hobsbawm donne à *invention de la tradition*, d'après lequel la tradition, perçue par chaque communauté comme une donnée atemporelle, sans commencement ni fin, n'est en effet qu'une construction socioculturelle, une construction formée au cours des siècles à travers des événements et des apports multiples (Hobsbawm E. J., Ranger, T. (1984). *The invention of tradition*. Cambridge University Press : Cambridge).

¹³ Et qui sont encore aujourd'hui très vivants.

¹⁴ Rappelons qu'à cet humaniste font référence Pierre Scavée et Pietro Intravaia, pour expliquer les raisons historiques du style soutenu de l'italien moderne (*Traité de stylistique comparée. Analyse comparative de l'italien et du Français*, Bruxelles : Didier, (1979). Ainsi, nomment-ils le "complexe de Pietro Bembo", ce style qui "reflète un souci d'élégance personnelle plus ou moins affirmé, mais qui s'inscrit toujours dans les normes communément admises par le goût collectif" (*ib.*: 151)

¹⁵ Propos inspirés de F. Bruni (2011) *Italia. Vita e avventura di un'idea*, Bologna : Il Mulino.

¹⁶ Demorgon J. (2008). "Parler en français, parler le français", *Synergies Monde*, 5, pp. 51-68.

¹⁷ Cristofaro S. & Ramat P. (2002). *Introduzione alla tipologia linguistica*. Roma : Carocci.